LE MENTOR
UNIVERSEL.

AVIS.

Cet Ouvrage, qu'on pourra regarder comme une Encyclopédie d'Education, a commencé le premier Juin 1784; les huit premiers volumes ou numéros consacrés à la Partie physique de l'Education de l'Enfance ont fini à la fin de Décembre, même année.

Ils se vendent ensemble, séparément de la suite, 8 liv. 16 s. pour Paris, & 10 liv. 16 s. pour la Province, brochés, port franc.

La Partie physique de l'Education, c'est-à-dire, celle qui concerne l'esprit & le cœur, a commencé le premier janvier 1785.

La souscription pour 12 volumes distribués en 24 cahiers, dont un le premier & le 15 de chaque mois, ou les deux ensemble, à la fin de chaque mois, selon que l'étendue des matières le permettra, pour éviter les coupures & suspensions désagréables, est toujours de 13 liv. 4 s. pour Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, port franc par la poste.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent, ainsi que tous les avis, demandes & envois de pièces relatives au MENTOR UNIVERSEL, adressés à l'Auteur, rue Guénégaud, n° 20.

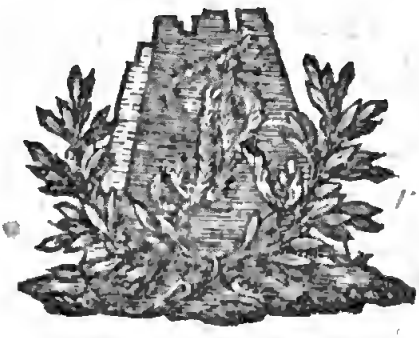
MM. les Libraires sont priés de s'adresser avec confiance au bureau; ils auront lieu d'être contens du traitement qui leur sera fait.

LE MENTOR UNIVERSEL;

Par M. l'Abbé Roy, Cenſeur royal, &c.

Lex, mea Lux.

N° 2. 1785.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE - VIENNE

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, au Bureau du Mentor universel, rue Guénégaud, N° 20.
THÉOPHILE BARROIS, le jeune, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Ouvrages du même Auteur.

L'AMI DES VIEILLARDS *préſenté* AU ROI, 2 volumes, ſuperbe impreſſion de Didot jeune, formant la première partie de la collection des MORALISTES MODERNES, pareils & faiſant ſuite aux MORALISTES ANCIENS, imprimés chez Didot l'aîné, papier vélin d'Annonay, 7 liv., le papier ordinaire ſe trouvant épuiſé.

On ſouſcrit auſſi au Bureau du MENTOR UNIVERSEL pour l'Hiſtoire des CARDINAUX FRANÇOIS, juſqu'à nos jours, ornée de Portraits, dédiée au ROI, par le même, à raiſon de 18 liv. d'avance pour l'in-8°. papier ordinaire, & de 36 liv. pour l'in-4°. broché, même papier.

Les volumes ſeront payés à meſure qu'ils paroîtront au prix de 6 liv. pour l'in-8°., & de 12 liv. pour l'in-4°. Les trois derniers, *gratis*.

On payera en ſouſcrivant pour les exemplaires, papier vélin, tirés à petit nombre, pour l'in-8°, 36 liv.; pour l'in-4°, 72 liv. Chaque volume ſera payé à meſure, 12 liv. pour l'in-8°, & 24 l. pour l'in-4°. Les trois derniers, *gratis*.

Le premier volume paroîtra inceſſamment & les autres de ſuite.

Afin que l'ordre de ſouſcription, pour le MENTOR UNIVERSEL, ſoit le même pour tout le monde, MM. les Souſcripteurs, du premier Juin 1784, ſont priés de renouveller leur abonnement à l'époque de Janvier 1785.

Comme ils ont reçu huit volumes depuis la fin de Décembre, on n'eſt plus comptable envers eux que de quatre volumes pour completter leur année qu'ils ont payée. En déduiſant ces quatre volumes, ils ne doivent plus payer, pour la préſente année, que 8 liv. 16 ſ. pour Paris, & 10 liv. 16 ſ. pour la Province.

On pourra s'adreſſer auſſi au Bureau du *Mentor univerſel*, pour toutes les places vacantes à rechercher dans l'ordre de l'éducation publique ou particulière, ſoit à Paris, ſoit en Province, en France, ou chez l'étranger, en obſervant d'affranchir les lettres de demandes.

DU LANGAGE, EN GÉNÉRAL.

LE DOCTEUR AU COMTE.

LETTRE QUATRIÈME.

ON a long-temps cherché, dit J. J. Rouſſeau, s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes. Sans doute il y en a une; & c'eſt celle que les enfans parlent avant de ſavoir parler.

Mais, cette langue eſt-elle uniforme & invariable? Voilà, mon cher Comte, ce qui ne me paroît pas certain. D'où vient cette

langue ? du ſentiment. Il exiſte dans l'ame de tous les enfans. Mais il n'a pas, chez tous, les mêmes modifications, les uns ſont plus, les autres moins affectés ; ceux-là ſentent plus, ceux-ci moins vivement ; ils doivent donc rendre leurs affections d'une manière inégale. La voix, les geſtes, l'expreſſion du viſage, des yeux, des traits ; les nuances du teint, plus ou moins animé, &c. &c. compoſent ce premier langage. Outre qu'il varie ſuivant la différence du moral, il doit varier auſſi ſuivant celle du phyſique. L'organe ſeul de la voix, qui n'eſt pas généralement uniforme en lui-même, doit y appor-

ter des changemens notables. Ajoutez les variétés accidentelles de l'organiſation de la langue, qui proviennent du climat, de l'air, des eaux, de la nourriture & du genre de vie, &. Cela poſé, il y a donc des langues naturelles, particulières aux différens ſujets. Ces langues ſont bien plus expreſſives que les nôtres. L'art ne pourra jamais égaler la nature. Les enfans ſurpaſſent les hommes dans l'énergie du jeu muet. Pourquoi trouve-t-on ſi peu de bons acteurs dans cette partie? Pourquoi le talent de la bonne déclamation eſt-il ſi rare? c'eſt qu'on y met toujours trop d'art.

« Cette langue (des enfans)

continue le Philoſophe de Genêve, n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous la fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette langue; elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons; elles leur répondent; elles ont avec eux des dialogues très-bien ſuivis; &, quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles; ce n'eſt point le ſens du mot qu'elles entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné ».

J'aurois desiré, mon cher Comte, que le maître d'Emile, à qui, pour l'ordinaire, rien n'échappe des bonnes réflexions, eût distingué, pour les nourrices, celles qui sont le plus habiles à comprendre leurs nourrissons. Il nous auroit dit sûrement: ce sont celles qui les aiment le plus. Quelle utile leçon il auroit ajoutée à tant d'autres, qu'il a données si agréablement à toutes les mères! L'attachement nous force à l'observation minutieuse de tous les mouvemens qui échappent à ceux qui nous sont chers. Il nous donne des yeux d'Argus, & nous place continuellement à l'affut de tous leurs besoins, de leurs moin-

dres inquiétudes. Plus nous déſirons de les aider, de leur témoigner notre amour, plus aiſément nous les devinons.

Aline eſt aſſiſe modeſtement auprès de ſa mère en préſence de Colin; le reſpect les contient l'une & l'autre, vous les prendriez pour deux êtres indifférens. Mais Aline lève les yeux; elle les tourne; Colin a prévu que c'eſt ſur lui; tous deux ſe rencontrent; &, en ſe regardant, ils ſe diſent plus que dans une froide conférence. Leurs ames ſe ſont communiquées, l'une à l'autre, tout entières dans les ſcènes muettes, mais éloquentes, du regard; c'en eſt aſſez; ils ſe connoiſſent

connoiſſent déjà mieux que nos amans du jour, occupés à faire tant de frais pour ſe dire avec art qu'ils ſont parvenus à s'aimer, & ils ſe trompent moins, parce qu'ils connoiſſent moins la diſſimulation.

Mères ! qui vous plaignez continuellement de ne pouvoir ſatisfaire vos enfans, parce que vous ne les comprenez pas. Aimez-les davantage, & vous lirez plus ſurement dans leur ame. Cette petite digreſſion contient un précepte ſalutaire : profitez-en ; bientôt vous aurez fait tous les progrès d'une bonne mère.

Malheur à l'enfant qui n'eſt point compris de ſa nourrice !

Malheur à la nourrice qui ne comprend pas ſon nourriſſon ! Elle eſt, pour l'ordinaire, auſſi inſenſible à ſes beſoins, qu'elle eſt plus ignorante. Ne nous y trompons pas ; telles paroiſſent déſireuſes de comprendre leur nourriſſons, moins pour l'amour de lui que pour elles-mêmes, c'eſt-à-dire pour s'épargner la peine de ſes importunités. Mais les pleurs & les cris de l'enfant prouvent aſſez qu'il lui faudroit une autre mere, une autre nourrice.

A ce langage muet des enfans, il importe d'en faire ſuccéder graduellement un autre, qui conſiſte dans les ſons articulés, dans les mots conventionnels, dans les expreſſions, &c.

Vous m'aviez dit, mon cher Comte, que vous aviez raſſemblé quelques idées ſur l'objet du langage. Si vous voulez m'en faire part, nous les ſuivrons enſemble rapidement. Sur-tout, évitez la métaphyſique profonde dans cette partie, déjà trop aride par elle-même. C'eſt aux Savants ſeuls qu'il convient de s'en occuper ; eux ſeuls connoiſſent le fil qui doit les conduire dans ce dédale obſcur, & les en retirer.

Il ſeroit bien extraordinaire qu'en parlant de Langues, on ne ſe fît pas entendre. Plût à Dieu qu'on pût accoutumer les enfans à ne jamais ſe ſervir de l'inſtrument

physique appelé *Langue*, que pour donner à leurs idées & à leurs penſées la même clarté qu'aux articulations des mots ? Il faudroit, pour cela, qu'ils ne parlaſſent que de ce qu'ils concevroient bien. Boileau a dit :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ;
Et les mots, pour le dire, arrivent aiſément.

DE LA LANGUE,

DE L'IDIÔME ET DU LANGAGE

LE COMTE.....

AU DOCTEUR.....

LETTRE CINQUIÈME.

IL y a certainement une différence entre Langue, Idiôme & Langage. Par langue en général, on entend l'expreſſion & la communication des penſées à l'aide de la parole. L'idiôme conſiſte dans les tours, les manières d'exprimer ſes idées, ſes penſées. J'appellerai *Lan-*

gage, l'expreſſion relative aux mœurs, au caractère, aux paſſions.

La langue en général eſt univerſelle, parce que tous les hommes ſavent exprimer & communiquer leurs penſées à l'aide de la parole; l'Idiôme eſt particulier, parce que chaque Peuple a adopté certains termes & certaine manière de s'exprimer. Le Langage eſt encore plus particulier, parce qu'outre la différence des peuples, il s'étend encore à celle des caractères, des mœurs & des paſſions. Et, en admettant, comme il eſt raiſonnable & néceſſaire, qu'il y ait autant de caractères que d'hommes, & que dans chaque homme les paſ-

ſions ſoient variées, il éprouvera donc une infinité de variations.

Il y auroit ſur ces trois articles, des choſes bien importantes à développer ; mais il faudroit y conſacrer preſque tout notre temps, & peut-être à la fin n'aurions-nous pas encore aſſez dit. Nous devons donc nous borner à un léger apperçu. Parlons un peu de leur origine.

De l'origine de la Langue, de l'Idiôme, & du Langage.

Pour parler d'une manière plus ſimple &, par-là, plus conforme aux bornes que nous-nous ſommes preſcrites, adoptons dans notre diſcuſſion la forme du Dialogue.

En ſuppoſant que vous m'interrogiez, je me ferai un devoir de vous répondre ; bien entendû que je ne vous donnerai point mes réponſes pour infaillibles ; au reſte, ſi vous les trouvez juſtes, en applaudiſſant à mes connoiſſances, vous ferez l'éloge de votre propre ouvrage. Car, je dois l'avouer au moins par reconnoiſſance, le peu d'inſtruction que je puis m'attribuer, eſt le fruit de votre zèle & de votre amitié. C'eſt vous qui allez ouvrir notre conférence.

LE DOCTEUR.

Quelle eſt l'origine de la Langue ? Y a-t-il eu quelque Langue primitive ?

LE COMTE.

Vous avez vu, mon cher Docteur, que, par la Langue en général, j'entends l'expreſſion & la communication de nos penſées, à l'aide de la parole. Elle vient, à mon avis, de nos beſoins, de la néceſſité où nous ſommes de les exprimer, de notre inſuffiſance à y ſatisfaire nous-mêmes, & de la dépendance mutuelle où nous ſommes eſſentiellement les uns à l'égard des autres.

LE DOCTEUR.

Vous ſuppoſez donc la ſociété néceſſaire.

LE COMTE.

Oui, ſans doute : non-ſeulement la Religion m'apprend que l'homme ne devoit pas être ſeul, mais ma raiſon me dit que, ſeul, il ſeroit inutile ; &, cette même raiſon qui m'enſeigne que Dieu n'a rien fait d'inutile, me prouve la néceſſité de la ſociété.

LE DOCTEUR.

L'homme ne pourroit donc être ſuppoſé propre à la vie ſauvage des animaux ? Cependant il exiſte des Sauvages.

LE COMTE.

Non ; cette ſuppoſition le dégraderoit. Je dis plus : la vie ſauvage, c'eſt-à-dire l'éloignement abſolu des autres hommes à proprement parler, eſt une chimère, & le mot *Sauvage* eſt vuide de ſens. Quel animal, ſtrictement parlant, peut être regardé comme ſauvage ? Dès qu'il naît, il a du moins la ſociété de ſa mère ou de ſon pêre. S'il perd l'un & l'autre, avant de pouvoir ſe ſuffire à lui-même, éloigné de ſes ſemblables, il meurt ou s'élève difficilement.

LE DOCTEUR.

Fort bien. Mais on a vu des ani-

maux allaiter des enfans. Hérodote ne raconte-t-il pas qu'une chèvre en nourrit deux pendant deux ans. Seroit-il impoſſible, qu'ainſi nourris & parvenus à cet âge, iſolés au milieu d'une forêt, ils vécuſſent enſuite comme les animaux ?

LE COMTE.

Cette expérience n'a jamais été faite que juſqu'à l'âge de deux ans; encore les deux enfans n'étoient-ils point tout-à-fait abandonnés, autrement elle répugneroit. Si les animaux vivent dans les bois, ils ont pour maîtres, pour modèles, pour compagnons, des animaux de leur

leur eſpèce, & c'eſt en les imitant qu'ils grandiſſent comme eux Mais l'homme, éloigné de tout être comme lui, naturellement plus dépendant des autres hommes que les animaux ne le ſont de leurs ſemblables, incapable de ſe ſuffire à lui-même, comment pourroit-il ſubſiſter? Je concevrois peut-être que, déjà parvenu à un certain âge, & abandonné dans une forêt, il pût s'accoutumer à la vie des animaux, c'eſt-à-dire à manger des fruits, de l'herbe, de la chair crue, à ſouffrir, comme eux, l'intempérie des ſaiſons. Mais il lui reſteroit le ſentiment de la ſociété dont il auroit joui juſqu'au moment

où il auroit été abandonné ; & ce ſentiment le porteroit à s'éloigner d'un lieu où il ne verroit point d'hommes ; enfin, ou il en trouveroit, ou, n'en trouvant pas, il ſuccomberoit de douleur, ſi l'habitude de ſa première vie lui avoit permis d'en former une auſſi différente. Rien ne pourroit lui donner le caractère animal. D'ailleurs, comme nous ne trouvons les moyens d'échapper à la férocité des animaux que par les reſſources de l'art, heureux avantages de notre éducation, je ne vois pas comment il lui ſeroit poſſible de ſe défendre, s'il ignoroit ces reſſources. Vous ſentez, mon cher

Docteur, que la vie d'un enfant ainſi iſolé, dès ſa naiſſance, ſeroit bien plus courte aſſurément.

LE DOCTEUR.

Il y a cependant plus d'un Philoſophe qui ſoutiennent le contraire. Briſons ſur cela. Avec la forte perſuaſion où vous êtes raiſonnablement de la néceſſité abſolue de la ſociété, je vois que vous ne pourriez ſupporter patiemment une plus longue diſcuſſion. Revenons à la Langue. Je ſuis de votre avis pour la ſociété. Comment la Langue a-t-elle donc pris naiſſance dans la première ſociété ?

LE COMTE.

Il étoit tout ſimple que le premier homme & la première femme formant une ſociété, Dieu leur ſuggérât une manière commune de ſe communiquer leurs idées & leurs penſées. Cette manière eſt devenue celle de leurs enfans, auxquels ils l'apprirent, & des enfans, cette langue a paſſé aux petits enfans, juſqu'aux générations ſuivantes.

LE DOCTEUR.

Il s'enſuivroit que tous les hommes devroient encore avoir la même langue.

LE COMTE.

Point du tout : vous le ſavez comme moi. Mais vous voulez voir juſqu'où je pourrai aller. Parmi les hommes, il s'eſt formé différentes familles ; l'orgueil s'eſt mêlé de détruire l'harmonie qui régnoit entre elles ; inſenſiblement elles ſe ſont diſperſées, en ſe multipliant, & pour s'élever les unes au-deſſus des autres par un principe trop naturel de l'indépendance, elles ont adopté une manière différente de communiquer entre ſoi. Ajoutez à cela l'autorité des divines écritures qui doit l'emporter ſur tous les

raiſonnemens humains. Elles nous parlent de la multiplication miraculeuſe des Langues. Selon l'intention expreſſe du créateur, les hommes devoient ſe diſperſer & couvrir toute la ſurface de la terre. En ſuivant le raiſonnement que je viens d'établir d'après les principes de l'indépendance, vous voyez que la diverſité des langues auroit pu avoir lieu, ſi Dieu l'eût permis. Mais, dans, un autre ſens, Moyſe nous apprend que l'orgueil des hommes a été la cauſe de la multiplication des Langues. Dieu, pour les punir de leurs déréglemens, inonde la terre d'un déluge univerſel. Sa bonté daigne préſer-

ver un petit nombre d'entr'eux ; quelques-uns oubliant leur bienfaiteur, oſent contredire les vues de la Toute-Puiſſance divine ; obligés de ſe ſéparer, ils veulent, par un ſigne de ralliement général, braver les ordres de Dieu. La fameuſe tour de Babel eſt preſque conſtruite ; tout-à-coup une révolution extraordinaire arrive dans leur langage ; la confuſion s'y mêle, & tout à-coup leurs projets ſont diſſipés. Depuis ce temps, la diverſité des langues s'eſt ſoutenue & n'a fait qu'augmenter.

LE DOCTEUR.

Il a donc exiſté une langue primitive ?

LE COMTE.

Il en falloit une néceſſairement. Et c'eſt de Dieu, ſans doute, que nous vint d'abord cet art merveilleux de converſer entre nous & d'établir un commerce de penſées & d'idées. Et réellement, elle a exiſté; elle étoit même univerſelle. Le Chapitre onzième de la Genèſe n'enſeigne-t-il pas que, par toute la terre on ne parloit qu'une même langue, & qu'on la parloit d'une même manière? *Erat autem terra labii unius & ſermonum eorumdem.* V. 1. Ce qui ſemble marquer la même prononciation, *labii unius*,

la même ſyntaxe, la même analogie, les mêmes tours, *ſermonum eorumdem.* L'Hiſtorien ſacré ajoute, v. 6, 7, 8, 9, *& dixit* (*dominus*): *Ecce unus eſt populus & unum labium omnibus : cœperuntque hoc facere, nec deſiſtent à cogitationibus ſuis, donec eas opere compleant. Venite igitur, deſcendamus, & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat quisque vocem proximi ſui. Atque ità diviſit eos dominus ex illo loco in univerſas terras, & ceſſaverunt ædificare civitatem. Et idcirco vocatum eſt nomen ejus Babel, quia ibi confuſum eſt labium univerſæ terræ : & indè diſperſit eos dominus ſuper faciem cunctarum regionum.*

Et le Seigneur dit : « Ils ne ſont » tous maintenant qu'un Peuple, & » ils ont tous le même langage ; & » ayant commencé à faire cet ou- » vrage, ils ne quitteront point » leur deſſein qu'ils ne l'ayent ache- » vé entièrement. Venez donc, » deſcendons en ce lieu, & con- » ſacrons-y tellement leur langage, » qu'ils ne s'entendent plus les uns » les autres. C'eſt en cette manière » que le Seigneur les diſperſa de » ce lieu dans tous les pays du » monde, & qu'ils ceſſerent de bâ- » tir cette ville. C'eſt auſſi pour cette » raiſon que cette ville fut appellée » Babel, parce que c'eſt-là que fut » confondu le langage de toute la

» terre, & le Seigneur les diſperſa » enſuite dans toutes les régions ».

LE DOCTEUR.

Ce que Dieu a opéré pour punir les hommes, vous croyez que l'orgueil des hommes l'auroit également fait ?

LE COMTE.

Oui, ſi Dieu l'avoit permis. J'ai pu former ce raiſonnement, ſans prétendre porter la moindre atteinte au récit de Moyſe.

LE DOCTEUR.

Mais vous conviendrez que le changement auroit été moins ſenſible & moins ſubit.

LE COMTE.

Oh ! beaucoup moins ; je dis

plus : il n'y avoit qu'un miracle de la Toute-Puiſſance qui put opérer une ſi prompte révolution. Quelqu'autre explication que donnaſſent les ſavans les plus profonds, je crois fermement qu'ils contrediroient le texte ſacré, & tout-à-la-fois la raiſon. Car ce qui me pénétre, mon cher Docteur, d'admiration pour les œuvres miraculeuſes du Très-haut, c'eſt que la raiſon elle-même les juſtifieroit & viendroit à leur appui, ſi elles en avoient beſoin. Elles ne font que la ſurpaſſer, mais elles ne la détruiſent pas.

LE DOCTEUR.

Mais, outre l'orgueil dont vous parlez,

parlez, les cauſes naturelles auroient amené, par la ſuite, des changemens dans la langue primitive ?

LE COMTE.

Oui, ſans doute. Eſt-il rien de ſtable ici-bas ? Tout change, mais plus lentement, par les cauſes naturelles.

LE DOCTEUR.

La diverſité des Langues eſt-elle un bien ?

LE COMTE.

N'en eſt-ce pas un grand que d'avoir contribué à prouver aux hommes la toute-puiſſance divine ?

LE DOCTEUR.

On dit que les hommes ſeroient plus unis, s'ils ne parloient qu'une même langue.

LE COMTE.

Ils ont aſſez d'autres moyens d'union; qu'ils les emploient. Leur qualité d'homme & de frères ne devroit-elle pas ſuffire pour conſolider leur union. *Homo ſum, humani nihil à me alienum puto*, diſoit un Sage : Je ſuis homme, & rien de tout ce qui appartient à l'homme ne doit m'être étranger.

LE DOCTEUR.

La langue eſt le plus grand moyen de communication, & par conſéquent d'union.

LE COMTE.

Vous-vous trompez ; c'eſt la charité ou, ſi vous vous voulez ; un autre mot pour parler le langage du ſiécle, l'humanité.

LE DOCTEUR.

La diverſité des Langues nous prive de beaucoup d'avantages.

LE COMTE.

Raiſon de plus pour les apprendre. C'eſt auſſi l'étude à laquelle je me propoſe d'appliquer mon fils.

LE DOCTEUR.

Tous les hommes n'en ont pas les moyens.

LE COMTE.

Ils les auroient en ſe fréquentant & en ſe rapprochant plus ſouvent. D'ailleurs les Langues ne ſont pas entr'elles auſſi différentes qu'on le croit. Au fond elles ſe reſſemblent toutes ; elles ont le même but ; & leurs expreſſions, leurs modes ne différent que du plus ou du moins.

LE DOCTEUR.

J'eſtimerois ſingulièrement un Philoſophe qui concevroit le projet de réduire les hommes à une ſeule & même Langue.

LE COMTE.

Je l'eſtimerois bien davantage ;

s'il réuſſiſſoit. Ce projet ſeroit beau, aſſurément; l'idée même fait votre éloge; mais j'en croirois l'exécution auſſi difficile que le projet de paix perpétuelle du bon abbé de Saint-Pierre.

LE DOCTEUR.

De tout cela nous conclurons que la Langue ſuppoſe la ſociété.

LE COMTE.

L'organe de la parole n'a pas été créé pour demeurer oiſif & inutile. C'eſt pour la ſociété & dans la ſociété ſeule qu'il peut & doit s'exercer.

LE DOCTEUR.

Je ſais que des hommes élevés

par hazard, loin du commerce de leurs ſemblables, dans le ſilence des forêts, en ſuppoſant que cela pût arriver ſans ſociété, ne parleroient pas.

LE COMTE.

J. J. Rouſſeau rapporte dans les notes de ſes beaux Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, que cette expérience a été faite, & que ces hommes n'avoient appris à prononcer aucun ſon articulé, qu'ils imitoient ſeulement les cris naturels des animaux avec leſquels ils s'étoient trouvés en liaiſon (ſi toutefois on doit ſuppoſer que les hommes puiſſent ſe lier avec des

animaux) ; & que, tranſplantés dans notre ſociété, ils avoient bien de la peine à imiter le langage qu'ils entendoient, & ne l'avoient jamais fait que très-imparfaitement.

LE DOCTEUR.

Rouſſeau a paru ennemi de la ſociété dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages ; il a voulu réduire l'homme à la vile condition des bêtes. Ce paſſage ſeul prouve contre lui, en établiſſant l'inutilité de la parole, ſans la ſociété. Pourquoi, lorſqu'on veut être Philoſophe, n'être pas toujours d'accord avec ſoi-même ?

LE COMTE.

Paſſons à l'origine des Idiômes.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! d'où viennent-ils ?

LE COMTE.

Du génie particulier des Peuples, & de la trempe de leur eſprit.

LE DOCTEUR.

Et, le Langage ?

LE COMTE.

Je l'ai dit dans la définition que j'en ai donnée. Que penſez-vous, cher Docteur, de ma manière de voir ?

LE DOCTEUR.

Je penſe qu'en vous occupant uniquement de la partie des Langues, vous pourriez y jetter un certain jour. Nous avons là-deſſus, des traités ſans fin, des diſſertations ſi profondes, ſi érudites, qu'elles fuient la portée de beaucoup de perſonnes fort inſtruites. Il eſt vrai que, pour bien traiter tout ce qui regarde l'origine, la diverſité, le génie des Langues, on ne peut s'empêcher de fouiller bien avant. Tâchons de ſimplifier les choſes autant qu'il nous ſera poſſible. Pour éviter les diſtinctions,

convenons d'exprimer dorénavant les Langues, les Idiômes & les Langages ſous la dénomination générale de Langues, malgré leur différence que nous avons aſſez expliquée.

DE L'UTILITÉ DES LANGUES.

LE DOCTEUR....

AU COMTE.....

LETTRE SIXIÈME.

J'AI trouvé, mon cher Comte, notre converſation, bien courte ſur un objet auſſi long à diſcuter, que l'origine des Langues. Cette diſcuſſion ne regarde effectivement que les Savans.

Ce n'eſt pas l'origine des choſes

qu'il importe d'apprendre aux enfans. Leur eſprit ne pourroit ſe prêter à faire des examens trop abſtraits. Qu'ils ſachent d'abord les choſes : & , à meſure que leurs facultés intellectuelles ſe développeront, on pourra les inſtruire des myſtères du comment, du pourquoi, &c. Ce n'eſt pas qu'un Inſtiteur adroit & habile ne doive profiter des occaſions favorables qui ſe préſentent de les éclairer ſur tout cela, mais qu'il proportionne ſes inſtructions à leur conception, qu'il craigne de la fatiguer, & qu'il s'attache à ne jamais faire cheminer la petite raiſon de ſon élève que pas à pas.

Les

Les Langues ſont le premier point de l'Education morale. C'eſt par elles que l'on s'inſinue pour ainſi dire dans l'ame de l'enfant, pour y jetter, comme dans une terre toute neuve : le bon grain de l'inſtruction. C'eſt la clef qui ouvre la porte de ſon cœur ; c'eſt le flambeau qui éclaire ſur toutes ſes inclinations les plus ſecrettes ; c'eſt le maître qui le ſubjugue ; c'eſt l'ami qui l'intéreſſe, l'afflige, ou l'amuſe, qui le forme au bien ou au mal ; c'eſt la voix de la vérité, de l'erreur, de la ſincérité ou de la fourberie. C'eſt l'heureux lien qui rapproche les hommes, ou l'agent funeſte qui les diviſe.

Tout ici-bas eſt ſoumis à l'empire des Langues. La Religion éternelle, ſouveraine comme Dieu, ne rougit pas d'emprunter de leur ſecours un ſurcroît de force pour s'établir parmi les hommes ; & Dieu lui-même, à qui nous devons ce don merveilleux, ſembleroit eſpérer ou craindre de ſon influence, pour ſa gloire, ſi ſa gloire n'étoit auſſi indépendante que lui.

Mais, ſemblables à ce métal puiſſant qui ne produit que des maux, quand on ne ſait pas en uſer ſagement, plus dangereuſes encore, les langues perdroient l'univers entier, ſi la raiſon & la vertu n'en dirigeoient l'uſage.

Il ne dépend que de nous, mon cher Comte, de les tenir conſtamment dans un utile eſclavage en les rappelant ſans ceſſe à leur deſtination. Dieu n'a créé les Langues que pour notre bonheur. Il a voulu qu'elles fuſſent le premier moyen de liaiſon & de correſpondance mutuelles de tous les Peuples du monde. Tout ce qui eſt du reſſort de notre intelligence, il a déterminé que nous le connuſſions, par les Langues, & que nos connoiſſances puſſent ainſi s'accroître & ſe communiquer entre nous d'un Pole à l'autre, depuis la première époque du monde juſqu'à la dernière. Heureux, mille fois heu-

reux, l'homme qui, réuniſſant à ſa langue maternelle la ſcience de toutes les autres, pourroit ainſi interroger tous les hommes, les entendre, leur répondre; &, ſe plaçant tout-à-la-fois dans tous les lieux, dans tous les temps, devenir, par un talent preſque divin, tout eſprit à tous les eſprits de l'univers! Son bonheur ſeroit complet, ſi, plein de reconnoiſſance, pénétré des bontés de ſon Créateur, il conſacroit toujours ſon langage à la ſageſſe & à la vérité.

C'eſt-là le grand objet, mon cher Comte, auquel il faut de bonne-heure accoutumer l'enfant qui commence à parler. Dès qu'il

aura prononcé assez long-temps les doux noms de *papa*, de *maman*; pour sentir le prix d'un bon père & d'une bonne mère, vous lui expliquerez, par une espèce de comparaison, celui de Dieu, qu'il n'aura jusqu'ici prononcé que machinalement. Alors vous lui apprendrez à réciter une courte formule de prières, non, dans une Langue étrangère, mais, dans la sienne, dans celle qu'on lui parle toujours, dans celle qu'il entend. Vous le ramènerez sans cesse à Dieu, par l'idée familière d'un père, en attendant qu'il puisse enviſager cet Etre suprême sous d'autres rapports. Vous ne le bornerez

point ſervilement à la même formule de prières ; vous l'accoutumerez au contraire à en varier la tournure ſans perdre le ſens de vue. Pourquoi les enfans ne ſont-ils que routiniers ou perroquets dans la récitation de leurs prières ? C'eſt qu'on les rend trop eſclaves des paroles, & qu'on ne s'applique point au ſens & à l'eſprit. On n'aime à exercer leur langage que ſur des objets frivoles ; ils ſavent en peu de temps tourner de pluſieurs manières des bouquets à Iris, des complimens, des gentilleſſes ; auſſi comprennent-ils en peu de temps le ſens de toutes ces futilités ; il n'y a que les choſes religieuſes

pour leſquelles ils montrent une imagination obtuſe. Je ſais que cette méthode de changer & de retourner les prières, ſeroit ſujette à de fâcheux inconvéniens, ſur-tout parmi les gens de la campagne; uſant de cette liberté, il leur arriveroit ſouvent de porter atteinte à la vérité de la choſe. La lettre tue, & l'eſprit vivifie les autres. Ce ſeroit tout le contraire pour eux.

Cette méthode ne peut être pratiquée que par des perſonnes inſtruites, fermes & intelligentes dans la Foi. On doit ſe rappeller notre grand principe de ſe conformer aux perſonnes & aux circonſtances.

Mais un article de précepte général, c'eſt de faire prier les enfans dans leur Langue maternelle, afin qu'ils entendent ce qu'ils diſent.

Vous ne me reprocherez pas, mon cher Comte, d'avoir enchâſſé cette eſpèce de digreſſion dans une lettre ſur l'utilité des Langues. Si c'eſt une faute de s'écarter quelquefois de l'à-propos, on l'a rachete avantageuſement par l'intérêt du ſujet.

Nos lettres ne ſont autre choſe que des converſations d'amis, ſans étude, & à qui l'occaſion fournit des variétés, & non des traités où l'on ne peut s'écarter du même

ſujet. Ceux qui veulent bien nous lire ne nous refuſeront pas, je l'eſpère, leur indulgence.

P. S. Votre enfant commence à parler, mon cher Comte; je dois vous conſeiller, en paſſant, une attention importante.

Pour donner plus de clarté & de liberté à ſa prononciation, vous ferez bien de lui faire laver ſouvent la bouche, afin de la dégager des parties humides & glaireuſes dont elle eſt remplie: autrement, il s'accoutumeroit à n'articuler que d'une manière épaiſſe & indiſtincte; ce qui ſe corrigeroit difficilement dans la ſuite.

Ce défaut n'eſt que trop commun. Le moyen de le prévenir eſt, comme vous le voyez, léger & facile. Voilà comme les petites choſes produiſent ſouvent de grands biens.

DES LANGUES-MERES.

LE COMTE.....

AU DOCTEUR.....

LETTRE SEPTIÈME.

EXISTE-T-IL des Langues-Mères? Cette queſtion me fut faite l'autre jour, par un de mes amis, un peu Pyrrhonien ſur cet article. Je me trouvai de ſon avis. Je vous fais part, mon cher Docteur, de ma réponſe; vous voyez que je ſuis à la lettre vos ſages conſeils. Je ſaiſis toutes les occaſions qui ſe

préſentent de rendre mes converſations utiles ; & je trouve dans cet ouvrage une jouiſſance qui n'accompagnent pas les miſérables riens dont on s'entretient dans les cercles ordinaires.

Une Langue-mère eſt celle qui a donné l'être aux autres, qui les a produites de ſon propre ſein & de ſa propre ſubſtance. Pour répondre d'une manière poſitive à la queſtion propoſée, il faudroit connoître la Langue primitive ; malheureuſement elle s'eſt perdue la première dans la foule des choſes les plus anciennes ; & l'on ne peut aſſurer qu'il reſte d'elle quelque choſe, puiſqu'on ne ſait pas même

ce

ce qu'elle étoit. Il exiſtoit une Langue avant le déluge ; elle paſſa des pères aux enfans, & peut-être ſe diviſa-t-elle en pluſieurs branches. Il en exiſtoit une après le déluge, celle de Noé ; elle étoit univerſelle. Mais, qu'elles étoient-elles ? L'Hiſtorien ſacré ne nous le dit pas. Où prendre des témoignage non-récuſables ni ſujets, dit l'abbé Girard, & des preuves bien ſolides, que les premiers Langages (*a*) qui ſuivirent immédiate-

(*a*) Quoique nous ayons diſtingué le mot *Langage* des mots *Langue* & *Idiôme*, il nous arrivera de le confondre avec eux ; parce que dans la manière ordinaire de parler, on ne les diſtingue point. Cepen-

ment le déluge, furent ceux qu'ont parlé, dans la ſuite, les Juifs, les Grecs, les Romains, ou quelques-uns de ceux que parlent encore les hommes de notre ſiécle ?

On regarde ordinairement l'Hébreu, le Chaldéen, l'Arabe, le Grec, le Latin, &c. pour des Langues-mères. Eſt-ce l'étimologie & la dérivation des mots en uſages dans les autres Langues qui leur a mérité la maternité dont on les honore ? Mais l'analogie qui exiſte dans les mots de l'une relativement à l'autre ne ſuffit pas pour cela,

---

dant, nous tenons fermement à notre diſtinction.

ſi, d'ailleurs, elles différent eſſentiellement par le génie, par les conſtructions & par les additions; comme le ſimple diffère du compoſé.

Les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes, les Grecs & les Latins ne ſont ſûrement pas les ſeuls Peuples qui, par la révolution des Langues, reçurent la leur propre; ſa diviſion s'opéra ſubitement; de ſorte que dans le même temps, tous les hommes qui travailloient à la fameuſe tour de Babel allèrent porter, ſuivant l'ordre de Dieu, dans de nouvelles contrées, un nouveau Langage. C'eſt à dater de cette époque miraculeuſe, que la

terre commença d'être repeuplée de différentes Nations, qui, toutes, avoient leur langue; Nations dont il n'eſt pas poſſible de déterminer le nombre, Langues qu'il n'eſt pas poſſible non plus de détailler.

Quoique diſperſés, les hommes n'ont jamais vécu dans l'éloignement les uns des autres; il s'opère continuellement entre nous, d'un Pole à l'autre, des rapprochemens & des diviſions que l'on peut comparer au flux & reflux de la mer. Et c'eſt dans cette alternative conſtante que l'on doit chercher la cauſe du mêlange qui ſe trouve entre la plupart de nos Langues, ſans être fondé à qualifier, les unes

de *mères*, & les autres de *filles*; je ne leur vois qu'un point unique de reſſemblance, qui eſt l'expreſſion de la penſée, par des paroles; & c'eſt en cela qu'elles doivent ſe rapporter eſſentiellement à la Langue primitive, comme tous les hommes ſe rapportent aux deux premiers; mais, s'il eſt difficile, impoſſible même de débrouiller un grand nombre de familles enveloppées dans la nuit, ſeulement de quelques ſiécles, il doit l'être bien davantage, de diſtinguer les différentes ſortes de Langues qui ont exiſté depuis l'époque du déluge, ſi l'on peut dire qu'il y ait pluſieurs dégrés d'impoſſibilité.

Il n'y a donc point de Langues-mères à proprement parler. Cependant, on donne cette qualification aux plus anciennes connues que je viens de citer.

S'il étoit vrai que le Peuple Chinois fût le plus ancien de l'Univers, comme il s'en glorifie, ſa Langue ſeroit la plus ancienne. Au reſte il eſt certain qu'elle eſt la plus diſſemblable de de toutes les autres, à tous égards. Nous en parlerons dans la ſuite.

Finiſſons cette converſation, me dit mon ami; je vois bien qu'à force de parler de Langue originelle ou mère, nous aurions de la peine à lier des idées bien

vraies. Tout cela eſt enveloppé de ténébres fort épaiſſes, ou plutôt, c'eſt un myſtère impénétrable; pour l'approfondir, il faudroit avoir aſſiſté à tous les événemens, & connoître les chaînons innombrables qui tiennent toutes les choſes enſemble depuis la création du monde: c'eſt le ſecret incompréhenſible d'une intelligence unique & infinie. Vous avez raiſon, lui dis-je, je bornerois mon ambition à devenir moi-même, & à faire de mon fils un autre *Poſtel* pour la ſcience univerſelle des Langues (*a*).

(*a*) Guillaume Poſtel, né en 1510, à la Dolerie, hameau de la Paroiſſe de Ba-

Que m'importeroit-il de paſſer mon temps à débrouiller le cahos des cauſes ? L'homme eſt fait pour profiter des effets. Et ce n'eſt point à lui à remonter aux cauſes.... On nous dit cependant toujours qu'il y a de la honte à les ignorer. Il en eſt, ſans doute, que l'on doit ſavoir : mais, combien d'autres

---

renton en Normandie. François I, touché de ſa pauvreté, & eſpérant tout de ſes grands talens, l'envoya en Orient, d'où il rapporta pluſieurs manuſcrits précieux, & le fit, à ſon retour, Profeſſeur royal des Mathématiques & des Langues. Une ſingularité folle le fit changer d'état & de Pays ; mais il n'en devint pas moins de plus en plus habile dans la connoiſſance des Langues ; il ſe vantoit de pouvoir faire

au-delà deſquelles l'intelligence humaine ne pourroit s'étendre! Les ignorer eſt une néceſſité indépendante de nous. Vouloir les connoître ſeroit une témérité injurieuſe au Créateur.

---

le tour du monde ſans truchement. François I, & la Reine de Navarre, le regardoient comme la merveille de leur ſiécle. Charles IX, ſon Philoſophe; mais, quel Philoſophe! A l'eſprit le plus pénétrant, il joignoit une grande folie; il a écrit quelques vérités & beaucoup d'erreurs. Il mourut en 1581, âgé de ſoixante-douze ans, relégué pour cauſe d'inconduite d'eſprit, au monaſtère de Saint-Martin-des-Champs. Le ſouhait de ſa ſcience preſqu'univerſelle des Langues eſt bon à faire, mais non celui de lui reſſembler en tout.

La cauſe première de tout eſt Dieu ; les cauſes ſecondaires ſont les moyens que ſa ſageſſe a employés pour parvenir aux effets.

DE LA LANGUE MATERNELLE.

LE DOCTEUR.....

AU COMTE.....

LETTRE HUITIÈME.

S'IL y a, mon cher Comte, des Langues meres, ce que je crois, comme vous, difficile, ſinon impoſſible à déterminer, il vaut mieux s'occuper d'abord de la Langue maternelle. C'eſt celle du Pays dans laquelle nous ſommes nés.

» Quand on réfléchit, dit M.

de Radonvilliers (*a*), ſur l'article des Langues, on eſt frappé d'abord d'une réflexion aſſez bizarre. Il ſemble qu'un enfant devroit ſavoir la Langue de ſon Pays, pour être en état de l'apprendre. On ne lui parle que françois pour lui enſeigner le François. Mais, quelle utilité retirera-t-il des paroles, ſi ſon eſprit n'en connoît pas la valeur ? Il faut donc qu'il ait reçu auparavant d'autres leçons. En effet, la

(*a*) Liſez *De la manière d'apprendre les Langues*, chap. 1 ; ouvrage précis, bien penſé & délicieuſement écrit, comme tout ce que nous connoiſſons de cet Académicien ingénieux.

Nature

Nature lui en a donné, tandis qu'il étoit encore au berceau. Lorſque l'enfant a ſenti de la douleur, ce ſentiment lui a arraché des cris. Son ame, ſe réfléchiſſant ſur elle-même, a combiné le ſentiment de douleur avec les cris qui l'accompagnoient. Dès-lors il a ſu qu'un certain cri ſignifie la douleur. Sur ce fondement s'eſt élevé l'édifice d'une Langue entière, qu'on peut appeler Langue naturelle ».

Cette Langue conſiſte dans les ſignes, les geſtes, les cris & dans toutes les indications extérieures des yeux, du viſage & de l'attitude. L'ame de l'enfant, pour me ſervir des termes de l'eſtimable Acadé-

micien, *ſe réfléchiſſant ſur elle-même*, a combiné tout ce qu'il a vu avec les mots & les expreſſions qu'il entendoit ; ſa mémoire s'eſt ainſi exercée avec ſes ſens ; &, avec ſes ſens accoutumés à faire des comparaiſons, il a ſu la ſignification des choſes, leur dénomination, & l'expreſſion dont il faut ſe ſervir. Mais la foibleſſe de ſon organe n'a pas répondu ſur le champ à ſon intelligence. Il ſavoit en partie ſa Langue maternelle avant de la parler. Enfin le moment arrive ; il parle, & ſes progrès ſe font remarquer ; il enchante ceux qui l'entourent, & lui-même jouit de ſon triomphe ; chaque mot qu'il pro-

nonce, chaque expreſſion eſt une conquête dont ſa petite vanité s'applaudit; la ſatisfaction eſt peinte dans tous ſes traits. Eprouve-t-il quelques difficultés à rendre ce qu'il conçoit, ce qu'il veut exprimer; il ſe fâche, il eſt triſte; &, s'il n'a pas le bonheur d'être deviné, il pleure, il crie, il s'en prend à lui-même, & à tous ceux qui l'approchent; déjà il connoît les fureurs de l'amour-propre offenſé, preuve du déſir qu'il a de ſavoir la Langue, & de l'attention qu'il y apporte.

On remarque toujours qu'un homme fait, tranſplanté dans un autre pays que le ſien pour y ap-

prendre une Langue étrangère, a beſoin de plus de temps pour la parler, que l'enfant pour parler ſa langue maternelle. Ce phénomène ceſſe d'en être un pour ceux qui font attention que, l'enfant ayant en lui moins de reſſource pour ſe dédommager du malheur de ne point ſavoir parler, que l'homme raiſonnable, s'applique plus particulièrement, & ſe livre tout entier à l'étude de la langue qu'il entend.

« Il y a cependant quelques difficultés, dit ailleurs le même Auteur, pour les noms des objets qui ne tombent pas ſous les ſens. Comment expliquer par des geſtes ce que ſignifie le terme *reconnoiſſance* ?

Un hazard dont la gouvernante, (ou tout autre) ſaura profiter, lui en fournira le moyen. L'enfant déſire vivement quelque choſe; il l'obtient; s'il eſt reconnoiſſant, ſon cœur ſera pénétré en ce moment, d'un ſentiment inconnu. La gouvernante prononce alors le mot *reconnoiſſance*; &, par un geſte, elle l'applique à cette émotion nouvelle; la liaiſon entre le ſentiment & le mot commence à ſe former; &, dans la ſuite, elle ſe réſſerrera par la répétition du même événement. D'où l'on voit que s'il naît des hommes ingrats, ils ne peuvent pas ſavoir ce que c'eſt que le ſentiment appelé *reconnoiſſance*,

comme un aveugle né ne ſait ce que c'eſt que la couleur appellée rouge ».

Mais la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel à tous les hommes, & j'aime à croire qu'il n'eſt d'ingrats que ceux qui veulent l'être; autrement, l'ingratitude ne pourroit être imputée à mal. La Société la regarde comme l'un des vices les plus funeſtes.

De même je demanderai devant l'enfant quelque choſe: on me l'accordera, & ſur le champ, je m'empreſſerai de remercier par des geſtes, par les tranſports de ma joie, celui à qui j'en ſerai redevable; je l'embraſſerai, & je prononcerai diſtinctement le mot *re-*

connoiſſance. L'enfant n'aura pas de peine à le comprendre. Je donnerai devant lui l'aumône à un malheureux, & les démonſtrations de ce malheureux imprimeront dans l'ame de l'enfant la leçon néceſſaire de la reconnoiſſance. C'eſt ainſi que je l'aménerai graduellement à la connoiſſance des autres objets pour leſquels l'exemple eſt la ſeule leçon à donner.

Toujours les ſignes doivent accompagner les mots ou les expreſſions. Il ne s'agit ni de principes, ni de règles, mais des faits & des choſes. Pourvû qu'on les montre bien, dans un jour clair, qu'on articule bien leurs noms, leurs at-

tributs à l'oreille de l'enfant, & qu'on les ſoumette au jugement de ſes yeux, on aura fait aſſez. C'eſt ſur-tout le cas de mettre à profit le précepte d'Horace (*a*), ainſi traduit par Boileau :

Tout ce que l'œil ſaiſit nous frappe fortement...
L'oreille ſur l'eſprit agit moins vivement.

Ou de cette autre manière par....

L'oreille ne fait pas l'effet de l'œil fidèle.
De ce que l'on a vu, l'image eſt éternelle.

Chacun peut ainſi ſe flatter d'être le Maître de Langue des enfans,

(*a*) *Segniùs irritant animos demiſſa per aures*
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.
Hor. Art poet.

& chacun doit attendre de ces ſortes de leçons, des ſuccès infaillibles.

Je reviens encore à l'obligation où ſont les mères de ſoigner elles-mêmes leurs enfans, & d'être toujours avec eux. Dans l'apprentiſſage de la Langue maternelle, elles ſont, à coup ſûr, les meilleurs Précepteurs. Le langage des gouvernantes, des nourrices & des domeſtiques n'eſt ni épuré, ni exact; de décente & honnête qu'elle eſt, notre Langue, dans leur bouche, eſt devenue obſcène & rude. Ils ont ſu la défigurer & l'avilir en la pliant à toutes les imperfections de leur génie & de

leur caractère, & à toutes leurs habitudes licencieuſes. Etrangers à la pudeur & à tout ce qui s'appelle réſerve, ils nomment chaque choſe par le nom qui répond le mieux à l'idée groſſière qu'ils en ont. L'enfant apprend leurs mots, leurs expreſſions; il les retient par habitude, & la tournure de mauvaiſe compagnie s'imprime dans ſon langage; elle y reſte empreinte d'autant plus profondément & plus long-temps que par ſon privilége d'ancienneté, elle lui tient lieu d'une ſeconde nature.

Cet inconvénient n'eſt pas, me direz-vous, auſſi fâcheux que les vices qui peuvent être communi-

qués à l'enfant par des domeſtiques mal-élevés. Mais il eſt rare que le langage groſſier & mal-honnête n'entraîne avec lui le goût des choſes mal-honnêtes dont il eſt le ſigne. Combien de fois l'acceſſoire n'emporte-t-il pas le principal !

Les mères trouveront ici une nouvelle preuve des dangers auxquels elles expoſent leurs enfans en les abandonnant à la campagne, à des nourrices ignorantes.

On a beau dire, mon cher Comte, que le ſéjour de la campagne eſt celui des vertus ; les Bergers & les Bergères de nos jours ne me paroiſſent que des héros de roman. Le monde eſt le même par-

tout ; ſous le chaume & dans la cabanne du Payſan, il règne peut-être plus qu'ailleurs des vices honteux, parce qu'il y a moins de frein que dans la ſociété des villes ; parce que tout y eſt confus ; le père, la mère, avec le fils & la ſœur, & parce qu'aucun ne ſait ſe gêner. Qu'eſt-ce que l'innocence de la campagne qu'on nous vante ſi ſouvent !

Il faut compter encore pour un grand bien, les décences, les entraves de l'étiquette, de l'uſage, &c. mais, une autre fois, nous nous étendrons ſur cet article ; diſons, pour nous borner à la Langue, que la campagne eſt, ſans contredit, ſa plus mauvaiſe école.

Ne

Ne pourra-t-on jamais trouver un moyen de déterminer ces jargons, ces patois de Payſans qui déshonorent & la Langue d'une Nation, & la Nation elle-même ? Dans un ſiécle où le Langage ſemble porté à ſa perfection, pourquoi des écrivains éclairés conſacrent-ils leurs talens à nous retracer encore ſon abatardiſſement ?

Ce ne ſeroit pas un objet indifférent pour la gloire de l'Académie Françoiſe, que de propoſer ce ſujet d'un prix : « Quels ſont les moyens de ramener la Langue françoiſe à ſa pureté dans toutes les claſſes de la Nation ? Mais j'anticipe ſur ce qui doit faire la ma-

tière d'un nouvel entretien. Adieu, mon cher Comte, je ne connois point de Langue qui puiſſe vous rendre mes ſentimens pour vous. Le cœur eſt la plus belle de toutes, & la plus éloquente. Elle doit être celle des amis.

P. S. J'oublios de vous dire que, par la Langue maternelle, je n'entends pas ſeulement celle du pays dans lequel on eſt né, mais la première indiſtinctement que l'on apprend dans l'enfance. La définition que j'ai donnée dans ma lettre n'auroit pas aſſez d'étendue.

Un enfant peut naître en France, &, dès après ſon enfance, être tranſ-

porté en Italie, en Allemagne, &c. la Langue qu'il parlera d'abord habituellement ſera ſa Langue maternelle, ſans être ſa Langue nationale.

Il commencera par l'entendre, & finira par la parler. Heureux ſi ſon organe ſe prêtoit à la vivacité de ſon intelligence & de ſes deſirs !

Combien de gens chez leſquels l'organe de la parole eſt plus vif que l'eſprit ! Ils parlent de tout, & ne ſavent rien. L'enfant eſt plus raiſonnable, même avant l'âge de raiſon. Du moins ſon petit langage eſt le fruit de ſes petites combinaiſons. Il n'oſe le riſquer ſans avoir une idée de ce qu'il doit

dire. Parle-t-il de ce qu'il ne connoît pas, c'eſt pour interroger. Le ſot, au contraire, n'interroge jamais. Il ſe perſuade & veut qu'on le croye inſtruit de tout.

La Langue maternelle peut être auſſi la Langue nationale. Mon enfant, par exemple, eſt élevé en France, la Langue françoiſe eſt tout-à-la-fois ſa Langue maternelle & nationale. C'eſt ainſi que je vais la conſidérer dans ma Lettre ſuivante.

DE LA LANGUE NATIONALE.

LE COMTE AU DOCTEUR.....

LETTRE NEUVIÈME.

IL exiſte, mon cher Docteur, chez toutes les Nations, une Langue qui convient à leur eſprit, à leur caractère, à leurs mœurs. Et c'eſt celle que nous appelons Nationale. C'eſt auſſi la ſeule, quand elle eſt en même-temps maternelle, que l'enfant puiſſe apprendre juſqu'à l'âge de raiſon, à l'aide de ſon

oreille & de ſa mémoire, preſque ſans ſuc d'eſprit.

La meilleure méthode de la lui apprendre, c'eſt de la parler exactement avec lui, d'en obſerver la proſodie, d'être précis & clair dans toutes les idées qu'on lui préſente, afin d'épargner à ſon eſprit, trop foible pour raiſonner, la peine des recherches & du travail. Ne nous appliquons pas ſi excluſivement à lui apprendre les choſes, que nous négligions les paroles. Montagne a dit : « Que notre diſciple ſoit bien pourvu de choſes; les paroles ne ſuivront que trop, il les traînera ſi elles ne veulent ſuivre ». Il avoit raiſon à certains

égards; mais n'eſt-il pas poſſible d'apprendre l'un & l'autre enſemble ? cette méthode ne vaut-elle pas mieux ? Il ſeroit ridicule de voir un enfant déjà inſtruit des choſes, *traîner* les paroles pour les exprimer. Je craindrois beaucoup qu'avec cette gêne il ne tombât ſouvent dans le défaut de parler inexactement, & de ne pas employer le mot & les expreſſions propres.

Dans les ouvrages de l'art, il eſt de règle que l'Artiſte commence par une ébauche brute pour la perfectionner ſucceſſivement. Ce n'eſt point ici la même choſe ; ſi la première ébauche eſt groſſière, il eſt

difficile de l'amener à la perfection. On y arrive, mais lentement; mais il faut vaincre les obſtacle de l'habitude ; preſque toujours l'enfant, accoutumé dès ſon enfance à mal parler, parle-t-il bien dans ſa jeuneſſe & dans l'âge mur. L'inſtruction le corrige ſans doute, mais il a beſoin de toute ſa réflexion pour mieux s'exprimer. De-là, tant de gens qui écrivent ſi bien & parlent ſi mal! L'eſprit humain n'obéit pas comme la matière à l'inſtrument de l'ouvrier.

On ſuit actuellement, mon cher Docteur, une méthode bien contraire aux progrès de l'enfant, dans l'intelligence de ſa Langue natio-

nale. A peine ſait-il en bégayer les mots, entendre ſa gouvernante, & lui répondre, qu'on le livre à l'étude des Langues étrangères; les Grands ſéqueſtrent en quelque façon leur enfant du commerce de ſes compatriotes, pour le borner au commerce d'un laquais, Allemand, Anglois ou Italien, &c. on veut qu'il apprenne ces Langues. C'eſt la manie du ſiècle.

Je ſerois tenté de vous dire qu'on a l'air, en naiſſant, de ne vouloir pas être de ſon Pays; on n'en eſt pas non plus. Rien en effet de plus différent du François, que le François d'aujourd'hui. C'eſt un être ſi mélangé, qu'il n'eſt rien

de ce qu'il doit être, & qu'il eſt toujours nul dans tout ce qu'il eſt.

Outre les vices du laquais, ſouvent mauvais ſujet, que l'enfant contracte aiſément & en peu de temps, il apprend mal à parler la Langue étrangère. Rarement le langage des *gens* (*a*) eſt-il pur &

(*a*) Je me ſers de ce mot qui déſigne maintenant les *laquais*, les domeſtiques. On voit que c'eſt abuſer des termes que de ſe ſervir d'un mot générique pour exprimer un objet particulier. On a ſottement attaché à ce mot *gens* une idée de ridicule & de mépris. On appelle par ton, *gens*, des gens au-deſſus deſquels on ſe croit élevé, qu'on emploie à ſon ſervice, pour

correct, encore moins élégant. Il oublie tout-à-fait la Langue de ſon Pays.

Il n'eſt pas juſqu'à la plus petite Bourgeoiſe, dont l'eſprit ne ſoit imprégné de cette manie, pour afficher l'air de *condition*. On a des *bonnes* Allemandes, Angloiſes, &c. Concevez-vous ces *bonnes* que l'on paye, qui ſont *bonnes* par intérêt, & qui ſouvent le ſont ſi peu, quand l'intérêt n'a pas lieu? La *bonne* par excellence, & la ſeule *bonne* c'eſt la mère. Mais les meres de nos jours ſont ſi bonnes pour

---

ne pas les confondre avec les autres claſſes d'hommes. Eh! qu'eſt-ce que l'homme, pour mépriſer ainſi les hommes?

elles-mêmes, qu'elles ſeroient embarraſſées de l'être pour autrui. Eh bien! ſoit: qu'elles s'adreſſent à d'autres *bonnes*; mais que ces *bonnes* ſoient en état d'apprendre à l'enfant à parler le langage de ſon pays. Reſte à ſavoir comment on ſe procurera de ces *bonnes*, vraiment *bonnes*. J'ai là-deſſus des principes tout différens de ceux qu'on ſuit ordinairement. Je voudrois que cette *bonne*, à laquelle on eſt forcé de recourir, ne fût point priſe dans la claſſe des mercenaires, ni qu'on ne la regardât point comme domeſtique; elle ſeroit une nouvelle amie, une nouvelle compagne à la mere; elle mangeroit

mangeroit à ſa table, elle formeroit ſa ſociété, elle parleroit purement comme elle.

Quiconque élève un enfant, eſt indigne de la ſervitude. La gouvernante vaut une mere, & l'inſtituteur un pere; ils valent même plus que telle ou telle mere, que tel ou tel pere; au moins eſt-il juſte de les bien traiter. Ce ſont les mercenaires & le mépris des mercenaires qui ont avili les plus beaux emplois de la ſociété. Qu'on prenne pour gouvernante une honnête perſonne, ſans fortune, une jeune veuve, ſans enfans, qui mérite un ſort plus heureux que celui où elle ſe trouve,

un homme pauvre, mais riche d'inſtruction & de ſentimens. L'Artiſan en cherchera dans ceux de ſa claſſe, le Bourgeois dans la ſienne, & le grand Seigneur dans la foule de ces nobles malheureux que la misère ne déshonore pas, & qui ſont toujours ſes égaux.

Voilà les ſujets que je choiſirois pour coopérateurs dans la tâche honorable & pénible d'élever les enfans.

Ce ſont les domeſtiques, mon cher Docteur, qui abatardiſſent la Langue chez les enfans, & corrompent inſenſiblement le langage. Ce n'eſt plus cette urbanité, cette douceur qui découle comme un

miel, des lèvres de l'enfance, c'eſt le jargon des paſſions qu'il connoît déjà, même avant d'avoir acquis la force de les ſervir. C'eſt l'expreſſion de l'impatience, de la colère dont il a l'exemple ſous les yeux, c'eſt le mot propre des impuretés qu'il voit commettre tous les jours, des injures qu'il entend; c'eſt la phraſe qui peint le mieux la rudeſſe du caractère de ceux qui le ſoignent, qui lui parlent durement, qui parlent de même à leurs ſemblables.

Non, mon cher Docteur, les domeſtiques ne feront point les Maîtres de la Langue nationale de mon enfant. C'eſt à l'école de

ſa chère, de ſa douce & tendre maman, de ſon pere, ſon premier ami, de notre ſociété, qui parle, penſe & agit décemment comme nous, qu'il ſera formé. Quand le temps ſera venu, ce ne ſera pas eux non plus qui lui donneront des leçons de Langues étrangères. Avant tout, il ſaura la Langue de ſon Pays; ſes compatriotes ſont les premiers hommes avec leſquels il doit s'entretenir. L'exercice journalier de ſa Langue, l'habitude qu'il aura contractée de la parler régulièrement, lui rendra plus faciles l'intelligence & l'application des principes qu'il étudiera dans la ſuite, lorſque ſon eſprit ſera capable

de raiſonnemens ſolides. Et c'eſt par la connoiſſance des principes de ſa Langue, que je l'amènerai à l'étude des autres. Les règles générales ſont invariables pour toutes les Langues. Il ne s'agira plus que des exceptions & des règles particulières.

La Langue nationale doit être la clef des autres. C'eſt elle qui doit fournir des exemples familiers pour faire entendre ce qu'il y a d'obſcur dans les autres Langues. C'eſt elle qui ſera le principe connu, mobile des progreſſions de l'intelligence, par lequel mon enfant parviendra graduellement aux Langues

inconnues. Enfin, mon fils a le bonheur d'être François ; je veux qu'il parle d'abord comme un François.

DE LA LANGUE FRANÇOISE.

LE COMTE.....

AU DOCTEUR.....

LETTRE DIXIÈME.

JE vous préviens, mon cher Docteur ; vous alliez me parler de la Langue Françoiſe, de cette Langue charmante dont nous avons ſuccé les délices avec le lait. Son origine vous eſt connue. Me permettez-vous de la rappeller ſuccintement à ceux qui pourroient l'ignorer.

La Langue Françoiſe eſt ſi agréable, elle approche tant de la Nature, l'habitude en eſt ſi douce, qu'on oublie volontiers ſes commencemens ; il ſemble qu'on ne veuille lui en ſuppoſer d'autres que ceux de la Nature. En ſuivant pas à pas les progrès des autres Langues, on admire l'ouvrage de l'Art. La Langue Françoiſe a ſu nous le cacher. Pour nous plaire, elle a pris toutes les formes de la Nature ; cet Art merveilleux de ſe naturaliſer & de s'identifier avec nous, ne fut tel que pour elle ; ceux qui la cultivèrent ſucceſſivement ne s'en apperçurent jamais.

Quoiqu'en diſe M. de Gébelin,

dans ſes conjectures trop ſouvent hazardées ſur les Langues (*a*), notre Langue n'eſt point, *au fond*, *la Langue primitive*, parmi celles dont elle eſt formée. Elle n'eſt que le réſultat de leur mêlange. La Celtique, la Latine, la Tudeſque, la Saxonne, lui donnerent l'être.

La Celtique eſt la plus ancienne

(*a*) Cet Auteur eſt plus recommandable par ſes recherches, par ſes travaux, par le déſir qu'on lui ſuppoſoit d'être utile aux Lettres, que par les ſervices réels qu'il leur a rendus. Ses Ouvrages lui font honneur, à la vérité : mais ſa mémoire eſt privée de la plus ſolide gloire, celle d'avoir débrouillé le cahos où il a fouillé ſi long-temps, & avec tant de patience.

des trois, & celle que parloient les Naturels du Pays. Vous savez, mon cher Docteur, qu'on nommoit *Gaule Celtique*, les Provinces qui étoient compriſes entre la Méditérannée, l'Océan & la Loire.

La Latine fut introduite dans les Gaules, lorſque les Romains en eurent fait la conquête.

La Tudeſque ou Germanique, ou Saxonne y fut apportée par les Francs, les Allemands, les Goths & autres Peuples du Nord, qui les vainquirent à leur tour & les chaſsèrent des Gaules. Les uſages, les loix, le caractère du vainqueur & des vaincus ſe trouvèrent confondus. Ce Peuple étoit trop nou-

veau & trop barbare pour avoir ſu déjà ſe former une Langue nationale.

Le Clergé conſervoit toujours la Langue des Romains ; la raiſon en eſt ſimple. Comme il tenoit particulièrement à Rome, à cauſe de la Religion dont le ſiége étoit dans cette ancienne Capitale, comme tout ce qui regardoit le Miniſtère eccléſiaſtique étoit exprimé en Latin, cette Langue lui devoit être plus familière qu'aucune autre.

Lorſque les Francs envahirent les Gaules, où régnoient les Romains, il reſta pluſieurs ſujets de ce dernier Peuple, attachés à ſon

langage. Les habitans des Provinces méridionales de la France, & au-delà de la Loire, le conſervèrent auſſi.

On croit que la Langue Tudeſque étoit en uſage chez les Grands; probablement parce que les premiers Souverains des Francs étoient d'origine Tudeſque, Germanique, ou Saxonne (mots ſynonymes).

Ceux du Nord de la Fance demeurèrent en poſſeſſion du Langage. Il paroît, d'ailleurs, que cette partie du Royaume n'étoit habitée que par des Germains ou Saxons.

Le Peuple dont le langage ainſi que la conduite, ſe moule ordinairement

rement ſur celui de ſes Chefs, pour l'imiter également, & ne point être plutôt eſclave de l'un que de l'autre, ſe créa ſucceſſivement un Idiome mitoyen entre ces Langues, qu'on appelle *Romance* ou *Roman* (*a*).

Les Peuples de Paris & les Provinces voiſines l'adoptèrent. De là eſt venue la Langue Françoiſe.

Une choſe, dit un Auteur eſti-

(*a*) Comme le Roman ou la Langue Romance étoit le plus univerſellement entendue & la plus familière, on l'employa dans les ouvrages de fictions & de Contes; & c'eſt pour cela que ces ouvrages ont conſervé le nom de *Romans*.

mable (*a*), qui paroît incompréhenſible au premier coup-d'œil, c'eſt que la Langue du Peuple, l'objet du mépris des Savans & des Grands, ſoit devenue en moins d'un ſiécle la Langue du Clergé. Un changement ſi prompt a-t-il été l'effet de la politique? Comment auroit-il été l'effet du hazard? &c.

Charlemagne, dit précédem-

(*a*) M. de Sauvigny, Chevalier de Saint-Louis, Cenſeur royal & de la Police, connu avantageuſement dans la république des Lettres par pluſieurs Ouvrages de bon goût, en proſe & en vers.

L'Ouvrage dont je tire les réflexions précédentes eſt intitulé : *Eſſai ſur les progrès de la Langue Françoiſe.* Il joint au mérite

ment le même Auteur, qui avoit cet amour pour les Arts, commun à tous les grands Rois, eut auſſi le déſir ſi louable de faire paſſer à la poſtérité ſes actions éclatantes dans une Langue qui fut la ſienne. Il appella vainement à ſa cour tous les Savans de l'Europe ; il eut beau les encourager par les diſtinctions les plus honorables, &, ſur-tout, par ſon exemple (*a*) ; il eut beau fonder une

---

des obſervations judicieuſes & philoſophiques, celui de la préciſion, de la briéveté & d'une ſimplicité noble & perſuaſive qui devroit ſervir de modèle dans toutes les diſcuſſions littéraires.

(*a*) Charlemagne compoſa des Poëmes guerriers.

Académie dans ſa capitale, établir des Ecoles dans les plus grandes Villes, & ordonner que tous les actes publics ſuſſent paſſés dans la Langue Tudeſque, lui que la victoire avoit ſuivi dans tous les combats, lui, qui avoit ſu créer un empire qui dure encore, ne put tirer ſa Langue de la barbarie. Les hommes inſtruits, amoureux de la Langue Latine, ne pouvoient ſe prêter à ſes vues que par complaiſance; les autres étoient incapables de le ſeconder : la Langue Tudeſque ne fut reçue ni du Clergé, ni du Peuple.

Des guerres continuelles, le démembrement fréquent des Provin-

ces, leurs réunions momentanées n'avoient pas encore laiſſé le temps au génie de la Nation Françoiſe de ſe développer ; comment Charlemagne oſoit-il ſe flatter de perfectionner celui de la Langue ? Quel caractère pouvoit-elle avoir ? Le François lui-même n'en avoit pas encore.

C'eſt aux règnes floriſſants des premiers Capets qu'on peut faire remonter l'origine de la Langue Françoiſe. Elle dut ſa naiſſance à la partie la plus mépriſée (*a*) de

(*a*) Quoique les Serfs fuſſent la partie de la Nation la plus mépriſée, ils ne furent jamais la plus mépriſable.

la Nation, aux Serfs, qui, après avoir long-temps éprouvé les fléaux de la guerre, commençoient à jouir de l'abondance & de la tranquillité. Les premières productions de notre Langue furent, comme chez tous les Peuples da la terre, des chanſons; le François étoit heureux : elles reſpirèrent le plaiſir & la joie ».

Aux Chanſons ſuccédèrent les contes & les hiſtoriettes galantes. Naturellement agréable, la Langue prit encore la teinte des ſujets &

C'eſt à eux que nous devons l'Agriculture, & tous les arts utiles. L'homme s'eſt accoutumé de bonne-heure à l'ingratitude.

des perſonnes ; nos preux Chevaliers y ajoutèrent la nobleſſe, le ſentiment, & leurs amantes adorées l'embellirent à leur tour de toutes les graces dont elles étoient ornées.

Alors parurent ces Poëtes ſi célèbres dans notre hiſtoire, les Troubadours à qui nous devons le goût de la Poéſie que nous avons tant perfectionnée depuis (*a*). Tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs ingénieux voulut former cette claſſe

(*a*) Le Génie créa ce nom, comme ceux qui s'appelloient ainſi créoient les pièces de Poéſie. *Troubadour* vient de *trouver*, inventer; il équivaut *à Trouveur.*

distinguée. Ils parcouroient les Villes, les Campagnes, les Cours, les Châteaux ; par-tout ils étoient accueillis avec joie ; par-tout ils inſpiroient le plaiſir & l'amour ; & le plaiſir, d'accord avec l'amour, les payoit généreuſement d'un retour ſincère. La bonne franchiſe régnoit dans ces temps. Ils célébroient à l'envi le mérite & les charmes des belles, les hauts faits & la gloire des guerriers, & les avantages ſolides de la vertu : moyen ſur de ſe faire des partiſans & des amis, dans un ſiécle où l'amour des femmes, de la gloire & de la vertu, étoit l'ame de la Chevalerie Françoiſe. Toute la

France aima les Troubadours ; les Royaumes étrangers envioient au nôtre le bonheur de les voir & de les admirer ; bientôt l'Europe entière fut remplie de Troubadours.

Leurs talens prirent ſucceſſivement un nouvel eſſor ; ils s'exercèrent ſur tous les ſujets & ſur tous les événemens de leur ſiécle. Les *Chants* (*a*), les *Chanterées*, les *Chanſons*, les *Sons*, les *Son-*

(*a*) *Chant* ſe dit dans notre ancienne Poéſie, de pluſieurs ſortes de piéces de Vers, les unes aſſujetties à certaines règles, les autres n'en ayant proprement aucunes particulières. Il faut ranger dans cette claſſe du chant les chanterées, les chanſons, les ſons.

nets (*a*), les *Vers* (*b*), les *Mots* (*c*), les *Lays* (*d*), les

---

(*a*) Petit Poëme de quatorze vers. Il demande tant de qualités, qu'à peine entre mille, on peut en trouver deux ou trois qu'on puiſſe louer. On croit qu'il fut connu des Troubadours.

(*b*) Toute eſpèce de chant, ou Chanſons, &c. miſes en Vers.

(*c*) Mot, ou Motet, Pſeaume, Hymne ou Antienne, mis en muſique.

(*d*) Eſpèce de vieille Poéſie Françoiſe. Il y a le grand Lay, compoſé de douze couplets de vers de meſure différente, ſur deux rimes; & le Petit-Lay, compoſé de ſeize ou vingt vers en quatre couplets, & preſque toujours auſſi ſur deux rimes. Le Dictionnaire encyclopédique dit ſans fondement qu'ils étoient l'un & l'autre triſtes; c'étoit le lyrique de nos premiers Poëtes, employés pour la gaieté.

Depports (*a*), les *Soulas* (*b*), les *Sirventes* (*c*), les *Tenſons* ou *Jeux partis* (*d*), les *Novelles* ou *Contes* (*e*),

---

(*a*) Chanſon d'abandon, d'indifférence, &c.

(*b*) La ſeule différence qu'il y eut entre le Soulas & Lays, c'eſt qu'il ſervoit dans les ſujets triſtes.

(*c*) Les Syrventes conſacrées à chanter les combats & les victoires, étoient un mêlange d'Eloges & de Satyres.

(*d*) Tenſons, Problêmes ou queſtions ingénieuſes ſur l'Amour, ſe portoient à un Tribunal appelé la Cour d'Amour, compoſé des femmes les plus diſtinguées par l'eſprit & par la naiſſance; elles avoient ſeules le droit de réſoudre ces ſortes de problêmes ou queſtions.

(*e*) Novelles ou Contes, toutes les Fictions nouvelles en récit.

les *Paſtourelles* (*a*); tels furent les différens noms qui déſignèrent les différentes eſpèces de pièces en Vers, compoſées par les Troubadours.

Heureux Aventuriers, les Troubadours renouvellèrent en quelque façon l'Europe. Par eux, les mœurs de nos pères, abrutis par l'eſclavage & la ſuperſtition, furent adoucies, & l'ignorance reçut de leur génie les premieres ſecouſſes qui firent ſuccéder inſenſiblement la lumière aux ténébres & la vérité à l'erreur, & préparèrent ainſi le triomphe de la Philoſophie.

(*a*) Les Paſtorales ou Paſtourelles avoient pour objet les jeux de Bergers, & tous les amuſemens de la campagne.

le

Ce ſont eux qui contribuèrent le plus à répandre & à faire aimer la Langue Romance (*a*). Tel fut le premier germe de cette fortune ſi brillante qu'elle fit dans la ſuite, ſous le nom de Langue Françoiſe, & qui s'accroît tous les jours de plus en plus; telle eſt l'une des

(*a*) En 842, le Roi Charles, & Louis, Roi de Bavière, ſurnommé le Germanique, renouvellèrent leur traité d'alliance, par un ſerment réciproque qu'ils ſe firent l'un à l'autre en préſence de leurs armées. Les deux Rois s'avancèrent à la tête de leurs troupes, prononcèrent d'abord chacun un diſcours; enſuite Louis fit ſon ſerment en Langue Romance, afin que l'armée de ſon frère pût l'entendre. Charles fit le même ſerment en Langue Tudeſque, afin d'être

causes par lesquelles elle arriva rapidement à la prééminence & à l'universalité. Mais, sans recou-

---

entendu des soldats du Roi de Bavière.

Voici ce ferment tel qu'il se trouve à Rome, dans la Bibliothèque du Vatican :

Serment de Louis le Germanique, en Langue Romance, pour les soldats Gaulois.

Pro Deu amor, & pro poblo & nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus sabir & podir me donat, si salvarâ jei (ego, moi) c'ost meon fradre Karolo & in adjudha in cadhuna cosa si cum om per dreit son fradre salvar dist, mô quid il mi altresi (similiter, de même) fazet (faciat, le z pour le c étoit fort en usage autrefois). & ab Ludher mel plait. (prendre plaît avec quelqu'un, dans notre ancien langage, c'est l'associer avec lui,

tir à des cauſes étrangères, un Poëte Italien, (Brunetto Latini), à la tête de ſon Livre intitulé :

---

former une entrepriſe enſemble) *numquam prindrai que meon vol iſt meon fradre in damno sit.*

La Langue Romance, comme je l'ai déjà dit, n'étoit qu'un latin corrompu, mêlangé de Franc. Le latin y dominoit. On peut le voir par la traduction latine littérale du ſerment de Louis :

Pro Dei amore & pro Chriſtiano populo, & noſtrâ communi ſalute de noſtro communi ſalvamento, de iſta die in anteà, in quantum deus ſapere & poſſe me donet, ſic ſalvabo ego iſtum meum fratrem Carolum & in adjutorium (ero) in quâcumque cauſâ, ſicut homo per jus debet ſalvare ſuum fratrem, modò quòd ille mihi alterum ſimile faciat, & cum Lothario nullum placitum

le Tréſor, nous en aſſigne une qui prouve en même-temps & l'équité judicieuſe de l'eſprit ſubjugué par la raiſon; & les avantages

---

umquàm apprehendam quod meâ voluntate iſto meo fratri in damno ſit.

Ce qui ſignifie, en François : « Pour l'amour de Dieu, & pour le Peuple Chrétien & notre commune ſûreté, dès ce jour & dans la ſuite, autant que Dieu me donne de le ſavoir & de le pouvoir, je défendrai Charles, mon frère, & l'aiderai en chaque choſe, comme tout homme eſt obligé de défendre ſon frère, pourvû qu'il en agiſſe de même avec moi, & je ne prendrai, avec Lothaire, aucun engagement qui ſoit préjudiciable à ce mien frère ».

Il nous manque le ſerment du Roi

eſſentiellement attachés à la Langue-Françoiſe. « Si aucuns demandent, diſoit ce Poëte, pourquoi ce Livre eſt écrit en *Roman*, ſelon le patois de France, puiſque nous ſommes Italiens..... Si eſt-ce pour ce que le François eſt plus délectable langage, & plus comment (en latin, *multùm*; & en françois, *beaucoup*) autres.

Le temps & la mode, mon cher Docteur, ſont deux tyrans auxquels il n'eſt guère poſſible de réſiſter

---

Charles en Tudeſque, pour les ſoldats Allemands. Ce ſerment cité eſt le plus ancien monument, & preſque le ſeul qui nous reſte de la Langue Romance.

ici-bas. Je vous dirois même qu'ils commandent à tous les êtres animés & inanimés, à la penſée & au caractère de l'homme. Faut-il s'étonner ſi les Langues ne ſont pas à l'abri de leur deſpotiſme ? Sans doute ils ont influé ſur les changemens que la Langue Françoiſe a éprouvés ; mais ils n'ont pu la détruire, ils n'ont pu en dégoûter ni le François, ni l'étranger ; elle triomphe en dépit de tous les revers & de tous les événemens, & chaque jour ajoute à ſa perfection. Chaque jour augmente la foule de ſes proſélytes. Vous connoiſſez ce proverbe : *Regis ad exemplar totus componitur orbis. A l'exem-*

ple du Roi l'Univers ſe compoſe. Eh bien ! elle a opéré tout le contraire ; dans la bouche des petits, elle a ſu donner le ton aux grands, & les ſubjuguer. C'eſt un enfant dont les parens étoient trop pauvres pour l'élever : mais elle étoit ſi jolie, ſi intéreſſante ! elle promettoit merveille ; les Grands l'adoptèrent ; ils voulutent en prendre ſoin, pour avoir part à la gloire de ſes progrès, & comme pour ſe dédommager de ne point lui avoir donné l'être. Elle devint polie comme ſes protecteurs : on n'eut pas de peine à lui procurer un établiſſement avantageux. Sans autre dot que ſon propre mérite,

elle fit la plus brillante fortune ; elle eſt fort âgée maintenant, mais elle n'a rien perdu de ſes avantages. C'eſt Ninon qui ſe fait tous les jours de nouveaux amans en dépit de l'âge. Elle a des caprices comme Ninon, mais on l'aime toujours : on n'eſt heureux qu'avec elle. Aux charmes de la jeuneſſe, elle réunit l'autorité de la vieilleſſe : on la reſpecte, & voilà pourquoi l'amour qu'on lui porte n'en eſt que plus ſolide.

Elle a des défauts ; on ne peut ſe les cacher. Il eſt impoſſible de n'en point contracter à la Cour des Grands. C'eſt une ſi mauvaiſe école ! Rarement conſerve-t-on la can-

deur & la modeſtie de ſon ame, quand on veut s'élever au-deſſus de ſa ſphère. Je vous dirai bientôt celui de ſes défauts qui me fâche le plus. Mais je n'en ſuis pas moins l'admirateur de ſes belles qualités. Le grand Corneille oſa dire de lui même: *Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée.* Notre Langue auroit les mêmes droits à ce témoignage impoſant, & perſonne ne crieroit à l'orgueil. C'eſt le propre du mérite victorieux de faire taire l'envie.

M'entendez-vous, mon cher Docteur, quand je dis que la Langue Françoiſe s'éleva au-deſſus de ſa ſphère. Oui, en vérité; je la trouve coupable d'avoir perdu de vue ſon

origine ; elle étoit née dans l'honnête & douce médiocrité ; les livrées modeſtes & franches du ſentiment faiſoient toute ſa parure. Elle s'eſt accoutumée à l'inſolente & fourbe grandeur, en dégénérant de ſon ancienne ſimplicité ; elle a ſouvent oublié ſon plus beau titre, la naïveté. Elle s'en eſt écartée, comme du vrai chemin qui conduit au cœur. Ce n'eſt plus la Langue des *Romans de la Roſe, du tyran le Blanc & du petit Jean de Saintré* ; ce n'eſt plus celle du Sire de Joinville, des Marot, des Montaigne, des Amiot, des Malherbe. Qu'eſt devenue la manière des Paſcal, des Sévigné, des Boileau, des Deshou-

lières ? Et ce bon Lafontaine ? on ſait l'admirer, mais on ne l'imite pas ; ce Molière, ſi naïf & ſi naturel ; Fontenelle, qui, lors même qu'il avoit le plus d'eſprit, ſe rapprochoit le plus du cœur ; les Corneille, les Rouſſeau, les Racine, les Boſſuet, les Bourdaloue, les Maſſillon, les Fénélon, les Voltaire ! hélas ! ils ne ſont plus. Et les ſiécles littéraires qui s'écouleront auront toujours à les regretter. Le genre de tous ces Auteurs étoit bien différent. Mais aucun d'eux n'oublia d'imprimer à ſon ſtyle le ton inappréciable de la naïveté ; juſques dans les élans & dans les tranſports de la plus mâle élo-

quence, elle ſe faiſoit remarquer, & ajoutoit à la beauté de leur langage.

La perfection où la Langue Françoiſe parvient de plus en plus, eſt ſans doute, un titre de plus à la préférence dont elle jouit; mais je crains que le rafinement ne l'énerve un jour.

Le ſiècle d'Auguſte fut le triomphe de la Langue latine: on peut dire auſſi que le ſiécle de Louis XIV fut celui de la Langue Françoiſe; elle n'a point dégénéré ſous Louis XV. A meſure que nous nous éloignons du langage de nos vieux Ecrivains, nous paroiſſons moins naïfs; moins pénétrés des

choſes

choſes, nous donnons plus à l'art de les dire. Cependant la naïveté doit ſe faire ſentir dans la manière comme dans la choſe ; nous nous abandonnons moins au ſentiment. On ne remarque plus dans les différens ſtyles ces traits fins, délicats & ſentis ; cette effervescence, tantôt forte, tantôt douce comme le ſentiment lui-même, cette indiſcrétion d'un cœur pur qui a tant d'attraits pour des ames franches, libres & ſenſibles. Il eſt vrai que le commerce des hommes s'écarte auſſi de plus en plus de la vérité, de la probité de la Nature. Notre Langue s'eſt moulée ſur la diſſimulation & ſur la fourberie mal-

heureuſement trop communes; elle eſt devenue le langage de nos paſſions & de nos vices. Qu'il eſt aiſé de diſtinguer le langage inſinuant de la vertu! L'impreſſion qu'il fait éprouver nous prouve combien notre cœur eſt différent de lui-même. Car nous n'avons plus le véritable cœur que la Nature nous donna; comme un Juge impartial; nous-nous en ſommes créé, pour ainſi dire, un autre, qui, pût ſe plier à nos mœurs & à nos fantaiſies vicieuſes.

Nous ſentons néanmoins le prix de la naïveté que nous avons perdue; nous ſavons qu'elle embellit le talent; comme elle n'eſt plus dans notre caractère, nous-

nous efforçons de la rappeller dans notre langage ; mais l'art ne pourra jamais l'imiter. Rappellons-la plutôt dans notre ame, & bientôt elle ſera l'ornement de nos diſcours.

Selon certains Auteurs, la naïveté ne convenoit qu'à la Fable, aux Piéces légères & au ſtyle ſimple. C'eſt une erreur qui ſuppoſe bien peu de connoiſſance.

Quoi ! le langage d'une ame élevée, intrépide, manqueroit de naïveté ! Ces paroles de Joad :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Cette réponſe de Zénobie au ſoupçonneux Rhadamiſte .....

J'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Les beaux diſcours d'Oroſmane, de Zaïre, d'Hippolyte, de Phèdre, ne feroient pas des modèles de naïveté, comme les Idylles de de Deshoulières, de Geſner, les Lettres de Sévigné, &c.

Tous les caractéres d'eſprit, toutes les manières de parler exigent la naïveté. Sans elle ils n'auroient aucun prix. Elle eſt propre, eſſentielle à tous les genres de ſtyle, & la Langue où elle eſt le plus empreinte ſera toujours la plus parfaite.

Quoique la Langue Françoiſe ait perdu en grande partie cet attribut qui fait le premier fond de ſa beauté, elle le poſséde encore dans

un dégré plus éminent que les autres Langues.

Adieu, mon cher Docteur ; je je me flatte auſſi d'être plus naïf que perſonne, en vous renouvellant les ſentimens inviolables d'attachement & de reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble, &c.

APPROBATION.

J'AI LU, par l'ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *le Mentor univerſel, Education Morale*, N° 2. La partie de l'Éducation phyſique ayant réuni tous les ſuffrages, celle ci promet un ſuccès auſſi complet. Je n'y ai rien trouvé qui ne puiſſe en faire déſirer l'impreſſion. A Paris ce 14 Mars 1785.

Signé, DE SAUVIGNY.

ANT 1317662

LE MENTOR
UNIVERSEL.

Digitized by Google

AVIS.

Cet Ouvrage, qu'on pourra regarder comme u
Encyclopédie d'Education, a commencé le prem
Juin 1784; les huit premiers volumes ou numé
consacrés à la Partie physique de l'Education de l'E
fance ont fini à la fin de Décembre, même anné

Ils se vendent ensemble, séparément de la suit
8 liv. 16 s. pour Paris, & 10 liv. 16 s. pour
Province, brochés, port franc.

La Partie morale de l'Education, c'est-à-dir
celle qui concerne l'esprit & le cœur, a co
mencé le premier janvier 1785.

La souscription pour 12 volumes distribués
24 cahiers, dont un le premier & le 15
chaque mois, ou les deux ensemble, à la fin
chaque mois, selon que l'étendue des matièr
le permettra, pour éviter les coupures & suspensio
désagréables, est toujours de 13 liv. 4 s. po
Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, po
franc par la poste.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres &
port de l'argent, ainsi que tous les avis, demand
& envois de pièces relatives au MENTOR UN
VERSEL, à l'Auteur, rue Guénégaud, n° 2

MM. les Libraires sont priés de s'adresser av
confiance au bureau; ils auront lieu d'être co
tens du traitement qui leur sera fait.

Digitized by Google